



SAINT
DENIS
TROLLEY

Saint-Denis est la capitale du monde de *Red Dead Redemption II* (2018), un jeu vidéo édité par Rockstar games.

J'ai passé un petit moment à m'y balader, accompagné de mon Kodak Brownie, pour aller à la rencontre des lieux et des habitants de la ville. Mon exploration s'est articulée autour des deux lignes de tramway qui traversent la ville; la «Blue loop» et sa petite soeur, la «Red loop». À chaque arrêt, les paysages, les gens, les activités, les milieux sociaux changent. À force de passages, j'ai souhaité partager les souvenirs constitués à ces arrêts pour comprendre Saint-Denis. À la manière d'une colonne vertébrale, la ligne du tramway m'a servi de guide parmi les différents points d'intérêts de la cité. Ayant parcouru cette ville en 1899, je vous partage mes photographies avec les outils de cette époque. Chaque image est un tirage contact en cyanotype de ma pellicule. Devenue une véritable collection de vignettes fétichiste, cette série singe mon approche; d'abord la vision générale du lieu, puis petit à petit, ma plongée dans l'espace urbain fourmillant de détails.

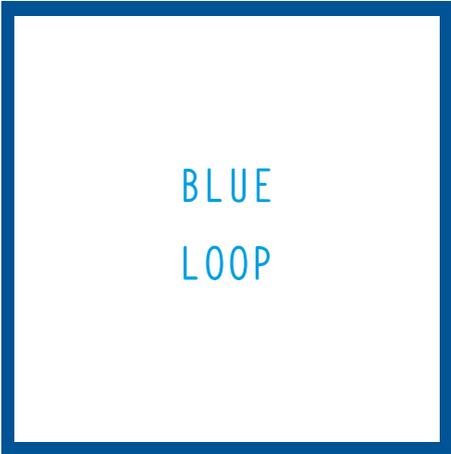
En 1899, la photographie n'était pas encore perçue comme un art mais comme un outil permettant de retranscrire le réel. C'est donc dans une démarche résolument scientifique et documentaire que je vous rends ces images. Chaque arrêt sera composé de la même manière, utilisant le format carré et la ligne de fuite créée

par les rails comme moyen de les unifier. Cette construction est un appel à poursuivre le voyage. L'écho au format moderne de publications présentes sur les réseaux sociaux comme Instagram, leurs normes et leurs codes, est inévitable tant mon œil d'aujourd'hui conditionne ma vision sur ce monde d'autrefois.

Je dois cependant bien le reconnaître, il m'a parfois été douloureux de me remémorer ces rencontres avec ville et habitants, tant les maux que j'y ai vu n'ont finalement que peu changé de nos jours.

Nous avancerons donc ensemble, Brownie à la main, dans cette réalité virtuelle, immergés dans un documentaire factice, à cheval entre maux d'hier et d'aujourd'hui.

De la Corée á la France arrive
le jour
ou l'aller-retour est fait.
Et il reste á faire.



Victoria
Street
Station



Comme chaque matin, la statue de JD. Macknight (un ancien magnat du tabac, héros de la grande panique de 1893) veille sur la gare de Saint-Denis. Manifestement, elle fonctionne aussi comme un cadran solaire car, dès huit heures du matin, et jusqu'à midi, chaque jour, un trompettiste s'y donne en spectacle au tout venant.

Cette petite place est l'un des endroits les plus passants de la ville. À proximité de la gare de train, de tramway, du port, des quartiers culturels et point de rassemblement des voyageurs à diligence, il a bien compris qu'il s'agit-là de sa meilleure chance de rendre son activité lucrative.

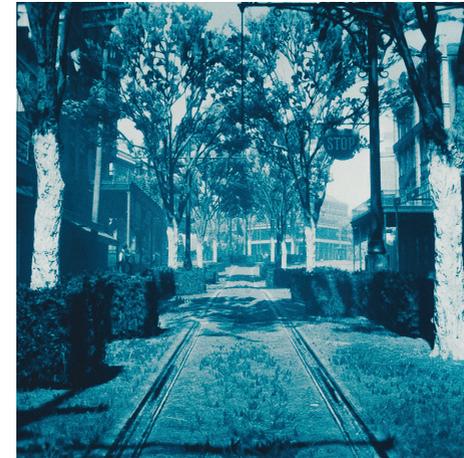
Les temps sont particulièrement durs.

L'épidémie de choléra qui a ravagé Armadillo (NA) a contraint Seamus à quitter le saloon où il était payé pour jouer. Malheureusement, les campagnes sont de plus en plus désertées au profit des grandes villes industrialisées. L'idéal de la conquête de l'Ouest et les villes de pionniers qui l'incarnent appartiennent maintenant davantage au passé et la transition est parfois difficile pour les artistes comme lui.

Aujourd'hui, il vit comme un vagabond, jouant à la gare le matin et sur Harris Square le soir. Continuant inlassablement de fendre son collier de barbe de son cuivre, pour réussir à subsister.



Frontière
Street
Station



Le vent écrase contre mon tibia un prospectus:
L'Eugénie pour les Nuls.

Sous ce nom se cache un terrible torchon. Ce papier, rédigé et imprimé par un certain «Professeur Norris Forsythe» commence par énoncer des vérités: L'homme ne peut pas et ne doit pas se mélanger (comprenez se reproduire) avec d'autres espèces. Pour le paraphraser, il ne nous viendrait pas à l'idée de nous accoupler avec un coq, un alligator, ou un ours.

-Jusqu'ici, tout va bien-

Puis il prend l'exemple de la mule, un animal né de l'union d'un âne et d'une jument, et qu'il juge «dérangeant de voir par la fenêtre» tant il est disgracieux et contre nature. Pour lui, les ânes vont avec les ânes, les juments avec les juments, sinon, et je cite toujours : «[...] c'est la catastrophe et les Américains se retrouveront aussi bêtes que des mules !»

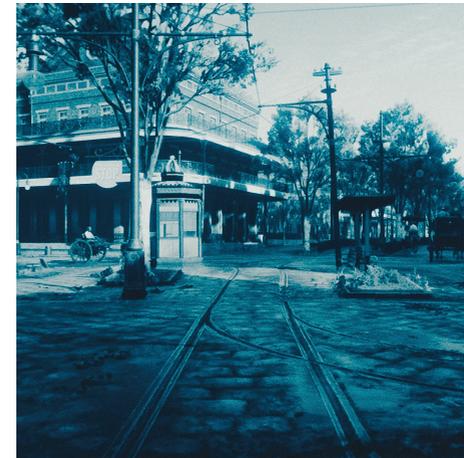
Et là, on touche au véritable propos du prospectus.

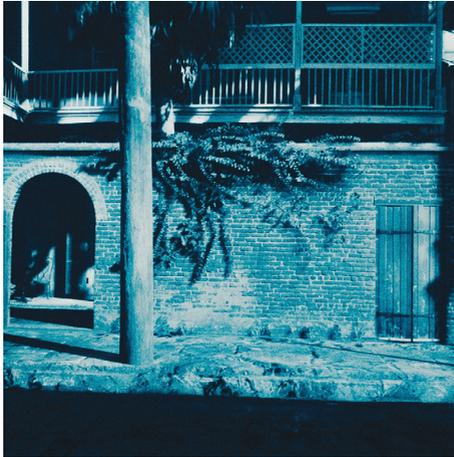
Invoquant la science, la religion et son patriotisme pour justifier son propos, l'auteur essaye tout simplement de convaincre de la différence raciale entre blancs et noirs, différence qui justifierait de ne pas aller plus loin que l'entente courtoise avec autrui, si il n'est pas de notre couleur.

Ces allégations étant stupides et scientifiquement inexactes, j'ai soigneusement récupéré et détruit tout prospectus rencontré. Si je le rencontre, j'aurais définitivement deux mots à lui dire.



Lemoyne
Supreme
Court





Ce dimanche, certaines rues sont consacrées à une grande foire. Nombre de jeux, stands et animations sont au programme et l'air s'emplit d'une chaleur et d'une joie collective. Parmi les exposants, beaucoup de commerciaux charlatans attelés à la promotion de quelconques potions pour la repousse des cheveux, regain de vitalité, ou fertilité. Parmi eux, un vendeur d'un autre genre. Celui là n'a qu'une chose à vendre : un livre.

Comment devenir Riche !, titrait-il en pleine page. Sûr de la fraude, je suis quand même curieux de voir ce que le bonimenteur propose. Lorsqu'il me voit lorgner sur sa marchandise, ça n'y coupe pas :

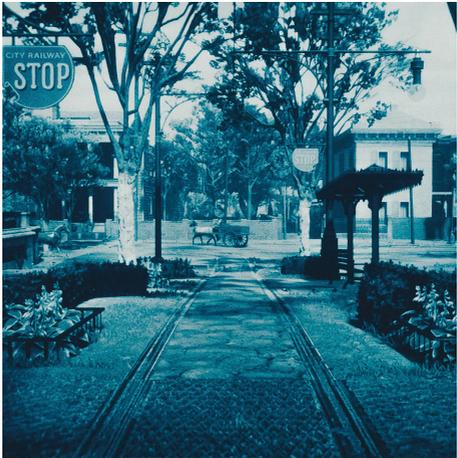
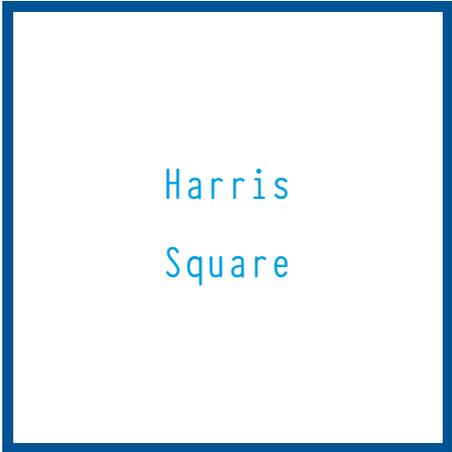
«- Ah! Enfin quelqu'un de vif d'esprit, qui ne laisse pas sa chance filer!»

C'est idiot, mais j'ai aimé être flatté. Je n'écoutais pas vraiment son argumentaire, je savais presque déjà ce qu'il disait. À la place, je commence à feuilleter le bouquin. Les chapitres sont autour de techniques de commerce, quels types de marchandises vendre, ce genre de choses. Rien de particulier donc.

Et puis je vois un passage conseillant de ne pas vendre ses propres productions, de se faire l'intermédiaire de bien réalisés par un tiers. Le livre était signé «Timothy Donahue» suivi de la mention : «Achetez les droits de commercialisation de ce livre pour seulement 55\$ et devenez riche en le vendant à d'autres!»

Je demande son nom au marchand :

«- Bryan O'Malley monsieur!»





Surpris par la soudaine densité de personnes sur la voie, je découvre que j'arrive au coeur d'une manifestation.

La revendication est limpide : «On veut voter !»

Un groupe d'une dizaine de femmes de tout âge est réuni devant l'hôtel de ville pour faire valoir leurs droits, pancartes en main, devant un public tantôt décontenancé, tantôt condescendant.

Il est quand même surprenant que quelque chose d'aussi élémentaire puisse mettre autant de temps à être adopté partout! Seuls quelques états comme l'Utah, le Wyoming ou l'Idaho l'autorisent pour l'instant. Ces femmes auraient quelque chose que celles de Lemoyne n'ont pas ?

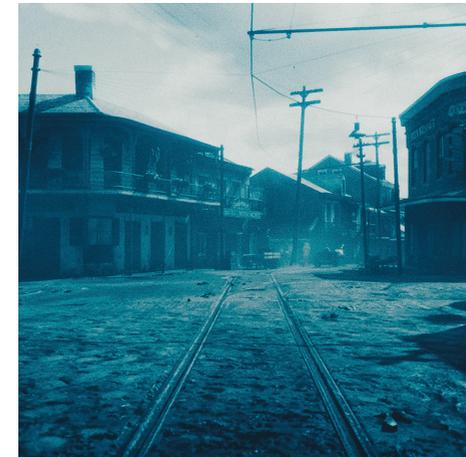
-Peu probable-

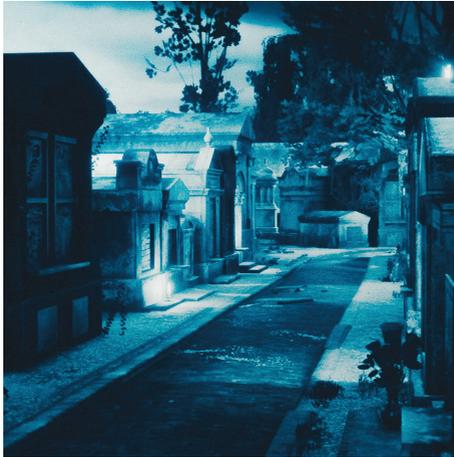
Je prends un temps pour mesurer la politique moyenâgeuse de nos contrées. Il ne doit pas y avoir de place pour la femme dans la bataille d'ego patriarcal que représente la course au pouvoir.

«- Et la prochaine étape? Elles pourront se présenter ? » Pensent-ils sans doute en tremblant derrière leurs lavallière.

Alors je les rejoins, m'empare d'une pancarte, et tente de participer à la déconstruction d'un édifice honteux.

Milyonne
/
Courtenay





A la tombée du jour, l'air était particulièrement lourd dans les rues de Saint Denis. Encore plus que d'habitude.

Le vent se lève et transporte une odeur de pétrichor.

Un orage arrive.

Surpris sur le chemin du retour par des trombes d'eaux, j'ai couru m'abriter sous le porche d'entrée du cimetière. Passé la lourde porte de fer forgé et son strident grincement d'ouverture -n'y a t'il donc jamais un fossoyeur pour remettre un peu d'huile aux charnières?- Je découvre ce qu'on m'a plus tard indiqué être un cimetière hors-sol. Je n'avais jamais vu ça.

Les sépultures étaient dans de nombreux petits mausolées puisqu'il était impossible de les enterrer dans la boue marécageuse du bayou. Ce n'était cependant pas là mon unique découverte.

En balayant la zone du regard, je surprends une vieille femme qui m'épie, part en courant et disparaît en un instant! Je suis resté interloqué par la «rencontre» mais après-tout c'était sans doute une sans-abri qui squattait le cimetière. J'étais tout de même surpris de l'imaginer à son âge sous un si violent déluge, à déambuler dans les allées.

Après la rincée, je décide de rechercher la femme. Il m'a semblé l'entendre fredonner, mais impossible de mettre la main dessus. Elle n'a pas pu partir sans m'alerter par le bruit du portail. Il y aurait une seconde issue ?

Il fait maintenant nuit noire, j'abandonne. Je l'entends pourtant toujours hanter les lieux.

Milyonne
/
Rabulionne





«- Si, il est américain. Un clochard est roi dans ce pays.»

C'est ce qu'a chuchoté le grand au béret à son petit copain à rouflaquettes. Son accent m'a semblé italien, et à en juger par leurs tenues, ils étaient venus aux États-Unis en travaillant sur un des bateaux de pêche qui vient commercer ici.

La réflexion, bien qu'insultante, m'a fait sourire puisque je suis un bon français. J'avoue que les remarques sur mon apparence ou mon rang social ont tendance à m'indifférer complètement.

Quand quelqu'un me parle d'élites, je sais que je me trouve en présence d'un crétin. Disait Emile Cioran.

Aussi je continue ma route après avoir émis une petite expiration nasale, un peu provocatrice je le reconnais.

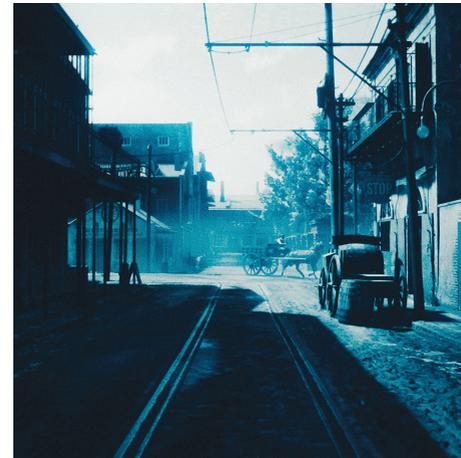
Il n'en fallut pas plus pour insulter l'ego du grand au béret, souhaitant manifestement justifier son rang de mâle alpha, qui immédiatement s'approche et me somme de lui donner l'argent que je transporte.

Je refuse.

A ce moment, l'agression a pris une tournure intéressante. Il s'approche davantage, et trop occupé à se montrer menaçant, ne prête pas attention à la bouteille vide sur le sol. Lorsqu'il pose le pied dessus, il dérape, perd l'équilibre, et se vautre dans la boue de piste et le crottin de cheval. Les rouflaquettes éclate de rire, rajoutant à l'humiliation.

Je reprends donc ma route, non sans essayer quelques insultes et menaces en l'air.

Market
District



Il devait être environ 15h lorsqu'un homme s'est effondré de son cheval. Le teint livide et cireux, la poussière du sol reste collée à sa peau trempée de sueur. Un chinois arrive le premier.

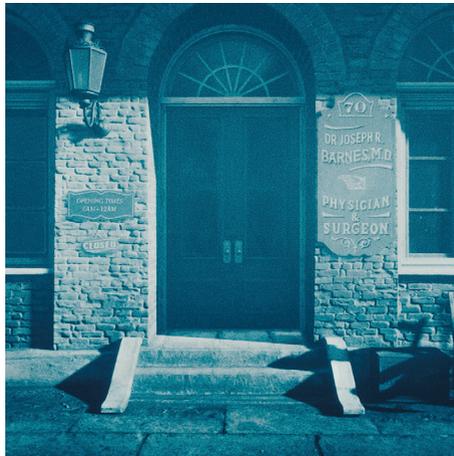
Il tente de redresser l'inconnu fiévreux. Se faisant, il expose une blessure au bras droit. Une série de contusions sur le biceps probablement dûes à un animal, le genre de ceux qui peuplent le bayou aux abords de la ville. Cet environnement, boueux, chaud, humide, saturé de moustiques et d'alligators, contraste étrangement avec les rues pavées et l'accent français qui court en ville. Si peu de distance les séparent pourtant ...

Quoi qu'il en soit, j'ai proposé mon cheval pour le mener au cabinet médical du Dr. Joseph R. Barnes, le plus proche praticien dont je me porte garant. Arrivé sur les lieux, le constat était sans détour : gangrène gazeuse sur-infecté. A ce moment, je suis soulagé que l'inconnu soit trop comateux pour entendre le remède. Je l'ai laissé entre les mains du toubib. Je n'ose imaginer la vie sans son bras droit.

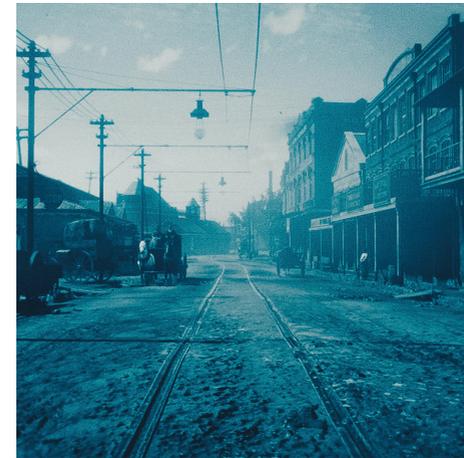
Sur le chemin du retour, j'y repense. Les alligators ne sont jamais sur les chemins. Sur le chargement de son cheval, des pièges et un fusil à cartouche. Un mocassin d'eau décorait son chapeau.

Il n'a pas été dévoré, juste mordu. Si la victime voulait transformer un animal en paire de bottes c'est différent.

Tout à coup, je le plains beaucoup moins.



Victoria
Street
Docks





À peine descendu du tramway, je tombe sur une grande affiche « Chez Horner, denrées et pain frais ». N'ayant pas encore pris mon petit-déjeuner, je décide de contourner la charcuterie et de longer la petite halle pour me procurer de quoi me ragaillarder dans l'étroit magasin. J'avance, entouré de manutentionnaires et d'acheteurs. Parmi ces silhouettes, une différente des autres se dessine.

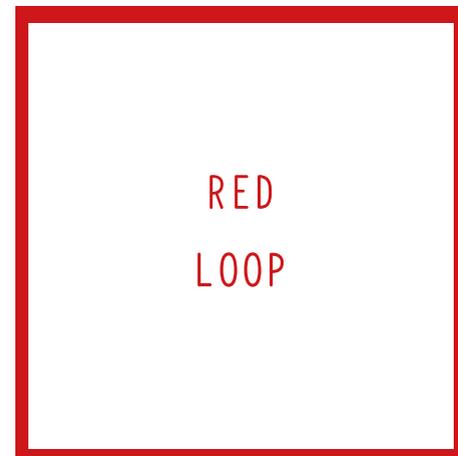
Au début, j'entendais surtout un grincheux qui maugréait quelque chose sur des complots gouvernementaux, entre deux quintes de toux. En me rapprochant, je vois un homme d'une soixantaine d'années. À en juger par son pourpoint gris et la gamelle à ses pieds, il s'agissait d'un vétéran confédéré de la guerre civile mendiant un peu de nourriture. Il était probablement au moins major vu la taille de ses décorations. Son uniforme était sale et usé, mais les nœuds autrichiens qui paraient ses manches avaient gardé un panache certain, et semblait avoir fait l'objet d'un soin particulier de la part du géronte. C'est seulement après qu'il se soit assis sur un ballot que son unique jambe m'a crevé les yeux.

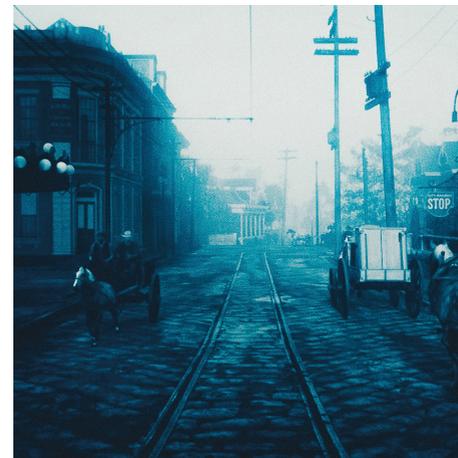
Je suis resté un instant, hébété, à écouter sa tribune. Il y parlait d'espionnage, de la ville, de la mort. C'était insensé, décousu, mais je suis resté à l'écouter. Un moment, il me fixait dans ses élucubrations, comme s'il s'adressait directement à moi. Ses yeux étaient rouges et vitreux. Au bout de quelques instants, il s'est enfermé dans un silence total.

Quelques jours plus tard, l'apprenti du charcutier m'a appris qu'il était mort de la tuberculose, le lendemain de ma visite.

En silence.









Invité par un démarcheur de rue, j'entre dans le «Théâtre Râleur». Je me laisse convaincre par la devanture illuminée à outrance et les seuls 2\$ qu'allaient me coûter le billet d'entrée. Musique, magie, acrobatie et autres démonstrations de force et de courage sont le fonds de commerce du plus grand théâtre de vaudeville de Lemoyne. J'avance dans la salle plongée dans une pénombre ouatée. Après un instant, le rideau s'ouvre sur *Maya la Mystérieuse*, une danseuse du ventre et charmeuse de serpent. Et puis *Benjamin Lazarus* et son assistante, un duo versant dans la prestidigitation mais à l'avenir selon moi incertain. Enfin, il y eût Hortensia.

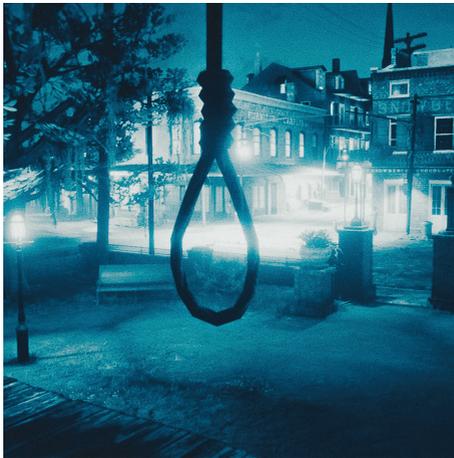
La Grande Hortentia est une «femme forte», entendez «à la force hors du commun», originaire de Bavière. Après l'avoir vu littéralement jongler avec des chaises, et soulever toute sorte d'objets volumineux, le spectacle a pris une tournure inattendue. Un groupe d'hommes, du moins l'un d'entre eux, a passé une bonne partie de la performance à huer et douter de la féminité d'Hortensia. Elle s'avance sur le devant de la scène, les lumières de la salle s'allument, et elle invite l'homme à venir prouver sa valeur en combat singulier.

L'imbécile, gargarisé s'est empressé d'accepter. Ce fût sa seconde erreur. Sous les acclamations de la foule, le combat commence ! Mais sitôt débuté, Hortensia assomme littéralement d'une gifle l'abruti, qui tombe de la scène.

Plus personne ne s'autorise à douter de son genre désormais.

Chitimatcha
Street





«- Aujourd'hui, justice va être rendue !»

Une pendaison a lieu au square Guiteau. Comme d'habitude, un petite foule est réunie au pied de la potence. Aujourd'hui, c'est un homme d'une quarantaine d'années, pendu pour avoir assassiné deux personnes, selon le Marchal relayé ici presque au poste d'animateur.

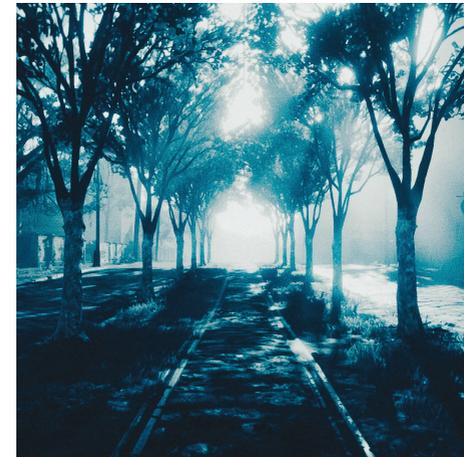
Et, comme d'habitude, ses proches sont présents. Celle qui doit être sa femme s'est littéralement effondrée en pleurs dans la boue, tandis que celui qui doit être son fils essaie de lui apporter son soutien, sans oser regarder ou laisser parler son chagrin.

Le père est encore là, mais le fils hérite déjà d'une partie de son rôle.

En un instant, il doit devenir un adulte.

Je ne comprends pas cette fascination pour les exécutions, qu'ils soient coupables ou non m'indiffère ; mais voir ces personnes brisées par la perte d'un proche ... il me semble impossible de s'y accommoder.

Milyonne
Avenue





«- Chelonia vous attend ! Le futur pour une meilleure Amérique. »

Voilà les mots que j'ai pu lire sur la pancarte bleue posée sur la fontaine. À côté d'elle, un français moustachu invoque la raison du tout-venant. Selon lui, Chelonia est une solution aux dangers et aux troubles que connaît les États-Unis aujourd'hui. Il m'eut fallu quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau culte promettant monts et merveilles aux badauds de passage.

Je décline poliment les tentatives de l'inconnu.

«- Vous souhaitez vraiment refuser votre accès au paradis terrestre de votre vivant, et celui du ciel après votre trépas ?

- Ça m'engage à quoi, par curiosité ?

- Eh bien simplement d'embrasser une vie vertueuse ! Nous ne consommons pas d'alcool, nous sommes abstinents, et bien sûr, nous avons plusieurs rites et prières à effectuer quotidiennement, développe-t-il, sûr de lui.»

Je suis parti sans un mot, ça ne ressemble pas vraiment à mon idée du paradis.

Supplément du voyage









Photographies et édition unique
réalisée en 2021
par Geoffrey Montagu
X

Merci à Benoit Fougeirol et Mélissa Lalouette
pour leur aide précieuse.